



**HAL**  
open science

## Introduction Volume 6: La santé et la colonisation

Michel Naumann, Madhura Joshi

► **To cite this version:**

Michel Naumann, Madhura Joshi. Introduction Volume 6: La santé et la colonisation. Miroirs : Revue des civilisations anglophone, ibérique et ibéro-américaine, 2021, La santé et la colonisation, 6, pp.3-7. hal-03350093

**HAL Id: hal-03350093**

**<https://hal.science/hal-03350093v1>**

Submitted on 21 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Revue des Civilisations  
Anglophone, Ibérique & Ibéro-Américaine*

**M**IROIRS

**LA SANTÉ ET  
LA COLONISATION**

*Coordonné par Michel Naumann et Madhura Joshi  
A la mémoire de Dr Subhendu Mund*

*Numéro 6 – 2021*



*Département Langues et Cultures  
Université Toulouse 1 Capitole*

## Sommaire

### INTRODUCTION

*Pr Michel Naumann, Université de Cergy* 3

« L'œuf sacrificiel », Une nouvelle de Chinua Achebe  
(excès, crise et maladie chez les Igbo)  
*Michel Naumann, Université de Cergy* 8

Laboratory Empires: How Diseases and Environmental History  
modify our perception of the History of Colonisation  
*Ingrid Sankey, European School of Political Sciences, Université Catholique de Lille* 22

Colonialism and the politics of epidemiology:  
The rise of radical nationalism in India  
*Dr Subbendu Mund, Independent writer and scholar* 42

Panser les blessures de l'âme :  
Le trauma dans Les Aubes écarlates de Léonora Miano  
*Louise Bonastre Fajardo, City University of New York* 64

## Introduction

### La santé et la colonisation

**Pr Michel Naumann**  
**Universités de Niamey, Kano, Metz, Paris12, Tours et Cergy**  
**Président d'honneur de la SARI**

La crise est un raccourci qui conduit au futur mais que les hommes négligent. Presque une banalité ? Un exemple : les pandémies coloniales qui accusaient les traits les plus indéfendables du système impérialiste n'ont jamais réussi qu'à le renforcer. La thèse ainsi présentée choque ceux qui voient dans le temps des colonies une ouverture à la modernité, certes émaillée d'excès regrettables mais vus comme d'inévitables scories de l'histoire universelle dont la brutalité ne dérange que le rêveur ignorant les dures lois des conquêtes et de l'histoire. Mais pour d'autres la colonisation fragilisa les peuples soumis à l'exploitation, à l'intolérance, aux fléaux naturels – dont les maladies – qu'ils ne pouvaient combattre puisqu'ils étaient dépossédés de leur développement et assignés à la croissance d'une métropole lointaine et indifférente.

D'aucuns invoqueront l'œuvre médicale du colonialisme : vaccinations, luttes contre les grandes épidémies. Nous reconnaissons volontiers le travail des missionnaires malgré un temps d'intolérance religieuse (heureusement dépassé) mais il faut bien admettre que d'une part la colonisation fut, par ses effets initiaux notamment (portage épuisant et déplacements, travail forcé d'hommes réquisitionnés et mal nourris, famines dues à la priorité donnée aux cultures de rentes contre les cultures vivrières, impôts qui contraignaient les colonisés à vider les greniers, guerres et répression...), une cause de malnutrition, de maladies, de démoralisation et de dépopulation considérables et que d'autre part, lors de l'ultime période d'occupation, les budgets de la santé dans les territoires colonisés restèrent très modestes et peu fonctionnels : l'hôpital de Niamey, largement créé pour les colons et les fonctionnaires de la capitale, dévorait encore dix ans après l'indépendance le tiers du budget de la santé du Niger. Enfin, l'œuvre coloniale, quant à la santé et l'hygiène, n'était pas sans lien avec l'idéologie de l'époque : la lutte contre la saleté et la puanteur était une lutte contre la « sauvagerie » et l'« ignorance ». Insectes et microbes fournissaient aux racistes des métaphores contre les Juifs, les Arabes, les Africains, les Indiens, les Chinois, les Vietnamiens et les Amérindiens, « vermines » qu'il fallait exterminer au moindre signe de révolte.

La décolonisation est vieille de 60 ans si nous prenons pour référence l'année des indépendances africaines (1960), de trente ans et un peu plus si la décolonisation s'accomplit pleinement avec la chute de l'Apartheid qui sort ébranlé de sa confron-

tation avec les Cubains et leurs alliés Africains en 1988 lors de la bataille de Cuito Cuanavale. Pourquoi revenir encore sur ce passé que d'aucuns diront révolu, pourquoi ne pas construire sur du neuf ? Parce que structurellement le système-monde reste marqué par la colonisation à deux titres au moins : une décolonisation insuffisante des pays qui en furent victimes et une sortie insatisfaisante de cette époque historique de la part des pays colonisateurs qui ont gardé du défunt système nombre d'avantages dont ils pouvaient encore se prévaloir dans la nouvelle donne et des modes de gestion des territoires et des populations, marqués par l'expérience coloniale. A part quelques exceptions (tigres asiatiques, Afrique du Sud, Chine, Cuba) les dominés le sont restés et les dominants ont donc conservé la main aux dépens des premiers mais aussi à leurs propres dépens car traîner un héritage colonial mal digéré ne se réduit pas à perpétuer des injustices globales (le Nord contre le Sud) mais conduit aussi à substituer un Etat raciste (c'est-à-dire organisé pour dominer et guider les autres races) à un racisme d'Etat latent, conscient ou inconscient mais en tout cas retranché dans le déni qui hypothèque l'avenir démocratique des grandes puissances. Il convient donc à notre XXI<sup>e</sup> siècle d'assumer une attitude décoloniale pour affronter les défis de notre temps (écologie, pauvreté, discriminations, santé...) car ils ne peuvent être dépassés que par une démocratie que nous devons certes considérablement améliorer.

La question écologique semble de plus en plus articuler les autres défis de notre époque car la corrélation entre inégalité et pollution est indéniable ainsi que celle entre économie concurrentielle et espaces de non droits pauvres, démunis et malsains. Le risque pandémique est en partie lié à ces zones, véritables clusters ouverts sur le monde par le commerce et l'invasion par l'homme d'une nature qui captivait les virus à l'intérieur d'espèces désormais menacées d'extinction. L'interdépendance des économies empêche notre temps d'organiser et de penser le monde comme un agrégat d'éléments qui ne communiquent que marginalement. La situation est objectivement dangereuse mais paradoxalement aussi très susceptible de porter une solution universelle : il n'est plus possible de gérer les épidémies comme aux temps des colonies en isolant le « quartier » de la « ville », ces deux termes désignant la cité regroupant les colonisés et la cité regroupant les colons, l'une abandonnée au ravage de la maladie, l'autre soignée et protégée. Nous voici mis au pied du mur : la solution sera écologique et décoloniale ou nous irons à l'échec. Pour nous, chercheurs en sciences humaines, en arts et en lettres, l'occasion est donc venue de revisiter ce passé dérangeant pour rendre justice à ses victimes et purger notre siècle des scories d'une gestion des populations et des territoires héritée du colonialisme. Il s'agit d'ouvrir la voie à une politique démocratique, sociale, économique, écologique et sanitaire en rupture avec le passé.

Vivons-nous à une époque si différente du temps des colonies quand nous rions de façon méprisante des idées de Gandhi qui affirme que guérison et mélange de

classes dans les hôpitaux vont de pair, quand nos débats portent sur la fermeture des frontières, l'isolement, la reconnaissance du droit des migrants sans papiers à des soins, l'utilisation d'un traçage dont certains redoutent les conséquences sur les libertés publiques, lorsque le confinement est une stratégie qui n'a que peu de sens pour les pauvres dont les logis sont exigus et les quartiers surpeuplés, lorsque le chômage créé par l'épidémie qui ralentit l'économie jette en Inde des travailleurs affamés sur les routes, lorsque nos laboratoires regardent de si haut les remèdes à base de plantes mis au point par des institutions africaines (Université de Tananarive, Université du Botswana, évêché de Douala...) et enfin lorsque les media expliquent par la jeunesse et la force physique et non par leurs stratégies et recours aux savoirs non occidentaux les parcours sanitaires africains ou asiatiques qui, face au Covid19, réussissent mieux que les nôtres ? L'idée nous est donc venue de jeter un regard critique sur les épidémies coloniales et l'aveuglement des colonisateurs sur leurs causes profondes afin de mieux comprendre le désir de certains de revenir à une normalité qui a pourtant engendré la pandémie dont nous souffrons et pour prévenir les résistances de notre monde à élaborer une politique globale et sanitaire radicalement neuve. Le passé maquillé aux couleurs de Eden et les faux prophètes au service des pouvoirs vont-ils encore nous faire renoncer à la terre nouvelle qu'annonce Jérémie ?

Pour jeter ce regard critique et libérateur nous aurons besoin des sciences humaines certes, mais surtout d'un savoir moins conceptuel et plus engagé, plus initiatique. A cet égard nous avons tenu à ne pas renoncer à la littérature. Parce qu'elle arrache la raison scientifique à sa froide objectivité et l'émotion à son immédiateté traumatisante, elle enrichit de façon originale notre perception du monde et du temps. La maladie a inspiré les plus grands auteurs : saint Marc nous parle de guérisons, l'écriture de Cervantès fut arrachée aux épreuves et à la maladie, Molière rit des malades et des médecins, Miguel Debiles ausculte les maladies mortelles, Nietzsche lie maladie et pensée, sainte Thérèse de l'enfant Jésus confronte le désir d'amour au pouvoir insidieux que donne la souffrance, Tolstoï décrit des agonies régénératrices et Dostoïevski attire notre attention sur le danger des idées hygiénistes : pour être Napoléon, ce conquérant qui lui inspire son projet meurtrier, Raskolnikov doit sacrifier un pou, l'usurière qu'il veut assassiner. Epidémies et pandémies ont inspirés d'autres écrivains parmi les plus grands : Thucydide décrit la peste d'Athènes, Mary Shelley nous conte l'histoire du dernier homme sur terre, Kipling nous révèle la nuit de l'indicible horreur à Lahore, Camus la peste à Oran, Jorge Amado la variole au Brésil, García Márquez l'amour au temps du choléra...

Ce dossier sur colonisation et épidémies a fait appel à des chercheurs venus de divers continents (Europe, Amérique, Afrique, Asie), spécialistes de sciences humaines et de littérature. Hommes et femmes du Nord ou du Sud, ils ont voulu écouter l'autre, prendre en compte ses savoirs, expériences et pratiques. Mon analyse

d'une nouvelle de Chinua Achebe nous fait saisir la compréhension de la maladie et de l'épidémie rapportées à une société bousculée et déséquilibrée par la colonisation mais encore capable de relier la catastrophe à une vision du monde critique autant que mystique, ouverte et pénétrante, celle des Igbo du Nigéria. L'étude d'Ingrid Sankey (European School of Political Sciences, Université Catholique de Lille) sur les grandes pandémies intercontinentales propose le concept d'empires-laboratoires qui lui permet de relier l'expansion coloniale aux pandémies mondiales. Le Dr Subhendu Mund, rédacteur en chef de la revue *Indian Journal of World Literature and Culture*, Vice-Président de l'association indienne d'études des langues et littératures du Commonwealth, nous rappelle dans son étude sur l'Inde colonisée que la réponse aux épidémies fut l'occasion de « tenir » plus fermement encore que par le passé les populations dominées prises dans un étau répressif étouffant. Mme Louise Bonastre Fajardo, doctorante à New York (CUNY Graduate Center) a étudié une pandémie très particulière, le traumatisme historique lié à l'esclavage, maladie du corps, de l'âme et de la langue qui doit se frayer un chemin tortueux vers le dire de l'indicible afin de dépasser les fatalités où s'enlisent l'histoire et les peuples.

Nous espérons de toutes nos forces que l'expérience mondiale du Covid-19 pourra trouver un chemin libérateur car la question dépasse largement la victoire sur cette pandémie. Ce qui est en jeu c'est un autre monde et une autre vie car la première faiblesse du traitement colonial des épidémies fut son incapacité à remettre en cause la vision du monde de cette époque engluée dans le fatalisme racial et social qui faisait de certains hommes, jetés dans d'insalubres taudis, écrasés par le travail forcé et abandonnés au sort désespéré des subalternes, les causes et les victimes biologiquement déterminées des grandes catastrophes sanitaires.

Il me reste à remercier *Miroirs* et en particulier Mme Madhura Joshi (MCF, Université de Toulouse Capitole, et Présidente de la SARI, Société d'Activités et de Recherches sur les mondes Indiens) qui a su organiser et accompagner cette recherche avec patience et modestie, toute entière dévouée à ce thème que j'avais lancé, ainsi que Geetha Ganapathy-Doré, si prompte à répondre à mon projet, sans oublier le Dr Subendhu Mund qui se proposa d'emblée pour m'assister. Sa tâche magnifiquement accomplie, il nous quitta alors qu'une crise impitoyable ravageait l'Inde. Que ce travail et cette recherche soient dédiés à cet ami modeste, fidèle et irremplaçable.